

Mare Seye

Entretien du 1er mai.

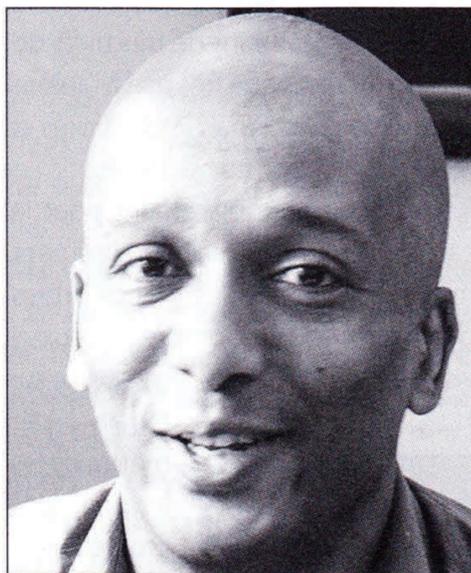
! Comment as-tu commencé l'aïkido ?

J'ai commencé l'aïkido en 1987, en novembre. J'avais eu une petite expérience quelques années avant, mais je n'avais pas eu le temps d'en faire sérieusement. J'y allais une fois par semaine, je n'étais pas très régulier mais cela me plaisait bien et je me suis dit que je n'avais pas envie de pratiquer dans ces conditions. Donc je me suis arrêté, j'ai attendu cinq ans pour reprendre et j'ai dit alors à mon entourage : « lundi, mercredi, vendredi, je ne suis là pour personne, quoi qu'il se passe ».

! Tu avais pratiqué d'autres arts martiaux, avant ?

J'ai fait un peu de judo quand j'étais enfant. J'ai commencé à 5 ans comme beaucoup d'enfants et puis à 12 ans, j'étais moins motivé et j'avais souvent des blessures, j'avais des problèmes de hanche, d'épaule, j'arrêtais, je reprenais et je me re-blessais. J'avais envie de faire un art martial, mais je n'étais pas un compétiteur-né, je n'aimais pas la compétition. Je me souviens de ma première compétition, c'était l'ouverture des championnats d'Espagne, qui comportait des compétitions enfants ; je ne l'ai jamais faite, parce que j'ai trop paniqué. Je n'étais pas un bon compétiteur parce que je n'avais pas cet esprit

« c'est lui ou moi ». Les gens avec qui, à l'entraînement, je n'avais aucune difficulté technique me dépassaient largement le jour de la compétition car eux étaient motivés, ils étaient à 200 %, alors que je n'étais qu'à 50 % ; je me faisais battre régulièrement. Donc je n'étais pas un bon compétiteur.



! Et aujourd'hui ?

Je ne vois pas les choses comme ça, on ne pratique pas de cette façon à l'aïkido : il y a des rôles définis, c'est « lui 'et' moi » et non pas « lui 'ou' moi » ; c'est « lui 'avec' moi » et « moi 'avec' lui », c'est donc très différent comme état d'esprit.

! Quel âge avais-tu en 1987, quand tu as commencé ?

J'avais 23 ans, je n'ai pas commencé très tôt. Parfois je pense que c'est dommage parce qu'il y a des qualités que l'on développe vraiment à l'adolescence, entre 18 et 25 ans, quand on a quelques années de pratique, de la technique. Et en même temps je ne suis pas mécontent d'avoir commencé à cet âge là parce que j'avais déjà un pied dans la vie et cela m'a permis de relativiser un peu les choses liées au microcosme de l'aïkido, quand on est très impliqué dedans. J'avais fini mes études, j'avais commencé à travailler, je commençais à m'insérer dans la vie active, j'étais déjà en couple avec la femme avec laquelle je me suis marié, et de ce fait l'aïkido n'a pas rempli un vide, il a été un choix volontaire, délibéré. Pour moi, c'est bien aussi d'avoir un cercle d'amis qui n'a rien à voir avec l'aïkido. Cela permet, là encore, de relativiser ce qui se passe dans le petit monde de l'aïkido. Le monde est plus grand que le cercle des aikidokas. Parfois on a tendance à l'oublier, alors on est pris dans le quotidien, dans les histoires qui ne manquent pas de surgir.

! Etait-ce difficile de passer du judo à l'aïkido ?

Non cela n'a pas été difficile. Quand j'ai commencé l'aïkido, je ne faisais plus de judo depuis plus de dix ans. Au début, ce qui a été difficile à comprendre, c'est le sens de ukemi : en judo on est



projeté, on n'a aucun choix. Au départ, en aikido, pour apprendre à chuter, on y met quand même beaucoup du sien, on n'est pas physiquement projeté. Quand on vous fait un kote gaeshi, l'ukemi n'est pas provoqué par le petit bras musclé du partenaire qui vous envoie voler, il faut donner une impulsion, il faut accepter la chute. En ce moment je dis beaucoup que je n'aime pas le mot chute, qui de mon point de vue ne correspond pas à l'idée d'ukemi. Chute, dans notre monde occidental, a une connotation de déchéance. La chute c'est lorsqu'on perd en judo. Dans la vie de tous les jours, quelqu'un qui chute, c'est l'idée qu'il s'abaisse alors que de mon point de vue, dans l'aikido, il ne s'agit pas de ça. Il s'agit aussi de retrouver ce que l'on fait comme tori : face à une attaque qui

est ritualisée et codifiée, on va essayer de préserver son intégrité ; comme uke on va, là aussi, préserver son intégrité en utilisant ukemi. Donc ce n'est pas du tout quelque chose qui est de l'ordre de la déchéance, c'est quelque chose qui est de l'ordre de la construction, de la participation active. Cela été pour moi la plus grande ou la première différence radicale de vision entre ce que j'avais expérimenté au judo et l'aikido.

! Avec qui avez-vous commencé l'aikido ?

Ma toute première expérience d'aikido, c'était avec Louis Clériot qui est décédé récemment. Il était l'un des fondateurs de la 2F3A. Et ensuite c'était Christian Mouza qui aujourd'hui est DTR de Corse. A l'époque quand j'ai commencé, il était 1er dan, c'était sa 2ème année d'enseignement. Lui enseignait l'aikido et une fois par semaine venaient au dojo Philippe Bersani et Francine Rambault. Philippe Bersani est un des très anciens élèves de Christian Tissier, et n'enseignait que le kenjutsu. C'était à l'époque les katas de kashima. Aujourd'hui le travail de ken que l'on fait avec Christian Tissier a évolué. Il n'enseigne plus lui-même les katas de kashima tels qu'il les avait appris, mais il utilise ce travail sans doute pour développer autre chose, plus liée à l'aikido et à la démarche qui

est la sienne en aikido. Mais à l'époque c'était vraiment kenjutsu.

! Qui vous a influencé en aikido ?

Ils ont donc été mes premiers professeurs. Je dis souvent que fais partie d'un nombre réduit d'aikidokas qui ne se sont pas fâchés avec leur premier professeur, donc j'entretiens toujours de très bonnes relations avec eux, Christian Mouza et Philippe Bersani. Christian Mouza d'abord, parce qu'il était extrêmement enthousiaste – et il l'est toujours. Il a l'art de transmettre vraiment le plaisir de pratiquer. Il donne envie aux élèves, il a formé énormément de pratiquants et il a toujours un ou deux élèves qui émergent, qui s'impliquent, qui sortent du lot. Je pense que c'est un grand formateur. Entre le niveau qu'il avait quand je l'ai connu et le niveau qu'il a aujourd'hui, il y a un grand pas. C'est quelqu'un qui n'a jamais cessé de chercher et de travailler, de pratiquer. Je l'ai eu pendant quelques années comme enseignant et en même temps comme compagnon de pratique puisqu'il allait au cercle Tissier. Il ne se posait jamais en tant que professeur lorsqu'il était pratiquant. En termes d'image du professeur, ça été quelque chose de très marquant pour moi. Cela m'a aussi influencé dans ma façon de me positionner en tant qu'enseignant aujourd'hui.

Il y a quelque chose qui est de l'ordre de l'engagement personnel ...

Philippe Bersani m'a aussi influencé, pour des raisons un peu différentes. C'est un monsieur qui va avoir 80 ans cette année, il était encore au stage de Pâques de Christian Tissier toute la semaine, tous les matins. Tous les matins, une heure de ken, une heure et demi d'aïkido tous les jours. C'est pour moi vraiment un exemple de pratique, d'humilité, de gentillesse.

Voilà donc les deux personnes qui m'ont influencé.

Je suis tombé très vite dans la marmite, j'ai mordu à l'hameçon assez rapidement : j'ai donc commencé en novembre 87, j'ai fait le stage de

pratiquer va monter. C'est un lieu qui est extrêmement privilégié en termes de pratiquants puisque grosso modo, quel que soit son niveau, on trouve toujours des pratiquants, souvent à un niveau supérieur mais au moins à un niveau dans lequel on peut être poussé dans ses retranchements. On peut s'exprimer sans réserve. On va trouver des partenaires qui vont poser des problèmes et qui vont nous obliger à progresser, à résoudre les difficultés, etc.

Christian Tissier, c'est une histoire de 25 ans maintenant, c'est sans doute

pratique, et puis la formation au jour le jour, on ne peut pas comparer, ce n'est pas du même ordre.

Je vois Endo Senseï tous les ans depuis plus de 20 ans, je ne vais pas me considérer comme son élève, même si dans sa démarche il y a des choses extrêmement intéressantes. Je peux voir quelqu'un comme Franck Noël qui est sur une démarche complètement différente ; ce n'est pas le type de pratique que j'ai au quotidien, mais d'une part je prends un grand plaisir à le voir, et ensuite il y a un réel apport par rapport à ce que moi je fais au quotidien. Ce sont vraiment des points d'appui, d'interrogation.

Yasuno Senseï était là, et de même, si ce n'est pas ma pratique habituelle ou quotidienne, il n'empêche que cela permet d'apporter des modifications à la façon dont je peux envisager les choses ; ne serait-ce que le fait d'accepter que les logiques de travail puissent être différentes, que les points d'ancrage, les points d'appui puissent être différents même si finalement les grands principes restent les mêmes. On peut avoir des façons différentes d'approcher les choses. Je me souviens de quelqu'un qui m'avait dit il y a très longtemps, en ne parlant pas d'aïkido mais de religion : « la vérité est une et les différentes sagesses ou religions ne sont que des fenêtres à travers lesquelles on la regarde depuis

Je vois Endo Senseï ... je ne vais pas me considérer comme son élève ...

Pâques de 88 et à partir de là, j'ai fait au moins un stage par mois, j'ai fait un stage d'été et après, c'est parti très vite, j'ai progressé très rapidement et quand j'ai eu mon 1er dan en 90, je faisais un ou deux stages de week-end. A l'époque c'était le week-end complet, plus des semaines entières dès que je pouvais. Je ne manquais jamais l'entraînement, j'étais toujours là. A ce moment, ils m'ont dit que si je voulais continuer à progresser, je devais aller chez Christian Tissier, parce que d'abord le niveau d'enseignement va monter et surtout le niveau des personnes avec lesquelles tu vas pouvoir

le professeur qui m'a le plus influencé, c'est le professeur que je vois toujours. Je continue à aller à Vincennes toutes les semaines, je me suis gardé le mardi. Il m'a moins influencé qu'il n'est à l'origine de ma formation, et c'est à son contact que j'ai grandi dans l'aïkido. Donc je ne sais pas si on peut parler d'influence ou de filiation. C'est mon environnement naturel. Après, j'ai pu voir beaucoup d'autres enseignants mais entre une petite chose que je peux prendre dans un stage, parfois une grande chose, une grande découverte, une façon d'aborder les choses différemment qui va questionner ma

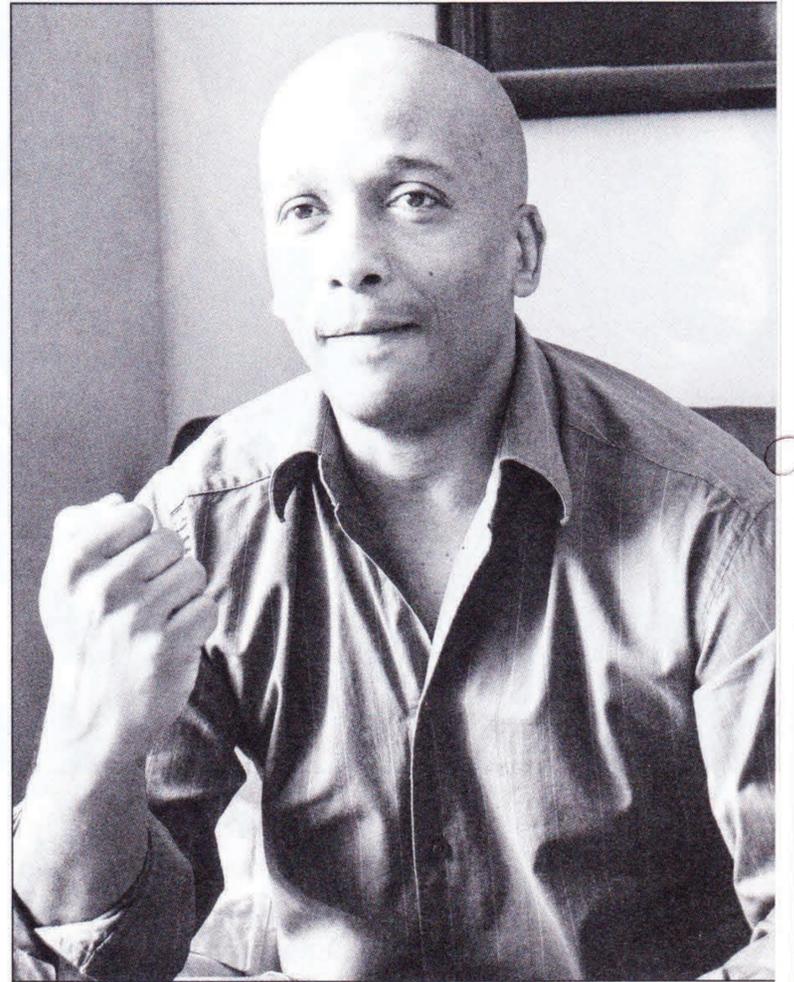
un endroit différent ». Finalement on pourrait l'appliquer à l'aïkido : je pense que les principes de l'aïkido sont un et on peut avoir des façons différentes d'accéder « à la vérité de l'aïkido ».

! *Beaucoup de gens lient aïkido et religion.*

L'aïkido n'a pas de lien avec la religion. Il y a des choses communes parce que nous sommes dans un rituel : il y a quelque chose de l'ordre du rituel dans la façon dont est construit un cours, mais ce n'est pas religieux. Mais cela, on peut le retrouver dans beaucoup d'autres aspects de la vie humaine et je pense que la ritualisation est quelque chose qui est consubstantiel à la nature humaine. Mais rituel ne veut pas dire religieux. Dans la façon de poser le cadre, la tenue, le lieu, l'étiquette, le fait que l'on entre sur un tatami avec un salut, que l'on commence et que l'on finisse le cours par un salut extrêmement formel, il y a quelque chose qui est de l'ordre du rituel. Il y a quelque chose aussi qui est de l'ordre d'une certaine spiritualité. Les gens ne font pas de l'aïkido comme ils font du tennis. Il y a un engagement de la personne dans ce qu'elle est, qui est sans doute plus fort que dans une activité de loisir habituelle. Il y a quelque chose qui est de l'ordre de l'engagement personnel, il n'y a pas que le fait de faire une activité physique.

Ce n'est pas de la gym, ce n'est pas : on arrive, on fait de l'exercice, on voit les copains et on s'en va, même si parfois c'est le cas. Mais globalement, ce n'est pas cela qui est en jeu, les gens mettent beaucoup plus de ce qu'ils sont qu'ils ne mettraient dans une activité autre. Ce n'est pas de la religion mais il y a quelque chose qui n'est pas seulement physique, une sorte de... je n'aime pas le mot « spiritualité », parce qu'il ne faut pas tout mélanger avec la religion, mais un engagement de ce que l'on est mentalement, physiquement, de tout son être, de ses craintes, ses raideurs, physiques ou mentales aussi, parfois c'est la crainte d'avoir mal mais il y a quelque chose qui se passe dans la tête. Donc ce n'est pas qu'une activité physique.

Mais je vois en quoi certains dérivent ou peuvent dériver vers quelque chose qui est de l'ordre de la religion parce qu'avec cette sorte d'engagement de l'être dans toutes ses composantes, on touche à quelque chose qui pourrait être de la spiritualité, qui pourrait être de l'ordre de la transcendance. Lorsque l'on chante dans une chorale, le résultat de la chorale, c'est autre chose que la somme de toutes les voix qui sont dedans. C'est quelque chose qui est de l'ordre de la grandeur, quelque chose qui nous dépasse, et on se retrouve dans ces phénomènes qui sont des phénomènes de groupe, d'engagement.



Parfois il se passe quelque chose sur un tatami que l'on a du mal à définir, et qui n'est pas seulement du domaine de la rationalité, même si peut-être en étant plus savant, plus intelligent, on pourrait poser des mots là-dessus. L'impression que j'ai, dans les rencontres que je fais, est que ceux qui parlent le plus de spiritualité, de religion, qui mettent d'un côté O'Senseï et de l'autre Jésus-Christ, ne sont pas forcément ceux qui passent le plus de temps à travailler sur le tatami. Ce qui m'intéresse le plus en tant qu'enseignant ou en tant que pratiquant, c'est ce que j'arrive à vivre avec l'autre sur un tatami, c'est la réalité de mon aïkido, c'est ce que je fais quand je fais de l'aïkido. Ce ne sont pas les vidéos, ni les livres que j'ai pu lire quand bien même ils étaient extrêmement intelligents,



qui m'ont permis de comprendre des choses. Je fais souvent la comparaison en musique : il y a les musiciens et il y a les mélomanes, parfois on peut être les deux. Mais on distingue bien un mélomane d'un musicien. En aikido on aurait des aikidokas et des 'aikidomanes', je caricature un peu, c'est-à-dire des gens qui connaissent plein de trucs sur l'aikido, mais intellectuellement, ils ont lu tous les livres. Et dans la réalité, au moment ils font de l'aikido, cela n'a absolument rien à voir, ils peuvent être très mauvais, ils peuvent n'avoir construit que très peu de choses dans leur corps, dans leur être, au moment où ils sont sur l'aikido. Par contre, ils ont une très grande culture de l'aikido, je les mettrais dans la catégorie des mélomanes. Et il y a des musiciens, des aikidokas, qui ont parfois une grande culture autour de l'aikido, et parfois non. Je fais souvent ce parallèle parce que dans le monde de l'aikido, on peut facilement se faire croire à soi-même que ce qu'on a

compris intellectuellement, c'est ce qu'on fait en aikido.

Il y a un vrai danger à mélanger les deux choses et le mieux c'est effectivement d'être un excellent pratiquant ayant une grande culture de l'aikido, mais on peut avoir l'un sans avoir l'autre.

‡ *Vous rappelez-vous pourquoi vous avez commencé l'aikido ?*

J'ai rencontré un jour quelqu'un, que je n'ai jamais revu, avec qui j'ai passé une soirée dans un refuge de montagne et qui m'a parlé d'aikido toute la soirée. C'est parti sur les arts martiaux etc. Ce type était un passionné d'aikido, je ne sais pas si c'est quelqu'un de connu aujourd'hui, ou si c'est quelqu'un que j'ai rencontré ensuite. Je ne me souviens absolument pas qui c'était. Par contre je me souviens m'être dit « il faut que j'aille voir ». Et je suis allé voir ; c'est le fruit d'une rencontre.

‡ *Avez-vous une spécialité en aikido ?*

Spécialité comme une spéciale en judo ? Comme un travail plus développé ? Dans les faits, de par mon parcours, les armes et notamment le ken ont pris une place importante. J'ai beaucoup travaillé et j'ai commencé la pratique du ken et de l'aikido en même temps. Donc les deux choses ont vraiment avancé de pair. Dans ma conception de l'aikido, la place du ken est prépondérante mais pas seulement en termes de travail de ken mais aussi dans le travail à mains nues. Le fait d'avoir beaucoup travaillé le ken modifie la perception qu'on en a et les formes elles-mêmes. Le sens de la coupe – cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas l'avoir quand on n'en a jamais fait – est sans doute aiguisé quand on a fait beaucoup de coupes. Ce travail du ken a sans doute influencé l'orientation de ma pratique. Mais dire que j'ai une spécialité, non.

Et puis je ne crois pas à la spécialisation en aikido. C'est en même temps une richesse et une difficulté ; la palette technique est immensément large si on prend le ken et le jo. Le travail au tanto, je le mettrai de côté parce que c'est quasiment du travail à main nue, il n'y a pas de grande différence. Dans le ken et dans le jo, il y a tout un travail à développer, une arme à maîtriser. Et dans toutes les formes de travail en aikido, si on regarde le suwari wasa, le hammi handachi wasa, le tachi wasa, il

Mais comme on le travaille, cela s'améliore, et comme cela s'améliore, cela nous plaît.

Il y a un éventail énorme de techniques. L'idée de se spécialiser signifierait qu'on laisserait de côté toute une partie et à terme cela serait dommage. Si on veut transmettre – c'est un peu le rôle des enseignants – et si on se cantonne à ce dans quoi on se spécialise, la génération d'après aura perdu toute une partie de l'éventail. Et puis enfin, si on essaie de raisonner un peu sur le long terme, qu'est-ce qu'il restera en tout cas ce de ce que l'on a reçu, de ce que l'on a découvert, au bout de quelques générations ? Voilà, donc pas de spécialité.

! Avez-vous des techniques préférées ?

Cela change, parce que parfois on a une difficulté sur une entrée particulière, pour une technique particulière, et c'est vrai qu'on va travailler dessus. Souvent ce qui nous plaît c'est ce que l'on fait bien, c'est ce qu'on a l'impression de bien faire, ce dans quoi on se sent à l'aise. Le risque est que l'on ne travaille plus jamais tout ce dans quoi on est moins à l'aise et que petit à petit cela aille en se réduisant. J'aime bien parfois essayer de travailler sur des points où j'ai un souci, où on sent qu'il y a quelque chose, on va vers ce quelque chose, on touche du doigt un aspect de la technique ou de la réalisation de la technique pour lequel on n'a pas le point juste, on ne trouve pas. Mais comme on le travaille, cela s'amé-

liore, et comme cela s'améliore, cela nous plaît. On est toujours content quand la technique va bien, donc c'est quelque chose qui se modifie dans le temps.

Il se trouve aussi que je continue à voir Christian Tissier toutes les semaines, et c'est quelqu'un qui évolue beaucoup. Il n'y a pas une année où il ne re-questionne pas un aspect de la technique ou une entrée sur une attaque ou une façon de concevoir la construction de telle ou telle technique et cela aussi me renvoie à des interrogations, et m'oblige à aller vers d'autres choses. J'ai travaillé un moment sur quelque chose qui est très simple : aï hammi katatedori ikkyo ura. Quand je dis très simple, ce qui est simple est toujours extrêmement compliqué. Je dis très simple parce qu'aï hammi katatedori ikkyo ura, au début de la technique, est extrêmement mécanique. En tout cas, j'étais dans une conception extrêmement mécanique. Et plus on avance, plus cette mécanique est au service d'une intention, d'une relation, ce qui fait que comme la mécanique est très assurée on n'a plus besoin de l'utiliser ou beaucoup moins. Donc la partie mécanique et la partie contrainte physique sont de moins en moins présentes au fur et à mesure qu'on avance. Donc, je vais travailler autour de aï hammi katatedori ikkyo ura, mais lorsqu'on travaille ce type de choses sur une technique, on ne travaille pas une technique, on tra-

vaille un principe, on travaille une idée générale de la conception de l'aïkido et cela, c'est transposable. Alors il faut voir comment on arrive à le transposer ailleurs. Souvent le travail sur quelque chose de particulier, c'est une façon de travailler qui est plus large. On me demandait une fois « mais finalement c'est quoi le sens de ce que tu fais » ; je répondais comment, à travers quelque chose qui est de l'ordre du particulier, on le travaille à un point tel, car c'était un peu le sens seul du do que l'on me demandait, on le travaille tellement qu'on arrive à toucher du doigt des choses qui sont de l'ordre de l'universel, en tout cas qui vont très au-delà de cet aspect particulier que l'on est en train de travailler. Ce n'est pas une exclusivité de l'aïkido. Nous pratiquons l'aïkido, mais on pourrait le retrouver dans d'autres disciplines, dans d'autres recherches. Finalement ce que je décris pour le travail sur une technique particulière va être du même ordre, c'est-à-dire comment en travaillant sur quelque chose de particulier, on arrive à percevoir ou comprendre des choses qui vont pouvoir s'appliquer très au-delà de ces techniques. On va comprendre des choses qui vont nous permettre de modifier l'ensemble de notre vision de la pratique, de notre conception de la construction d'une technique.

"A SUIVRE" dans AJ 44FR ■ ■ ■